

# Le mélancolique inconstant

La critique  
d'Hervé de Saint Hilaire

**I**L EST LÂCHE, cynique, sentiment, jaloux, névrosé, pathétique, frivole. En un mot, éminemment sympathique. Ce « *mélancolique inconstant* », comme il se définit lui-même, c'est Anatole, héros, antihéros plus exactement, de la pièce du même nom, la première qu'écrivit, entre 1888 et 1891, le dramaturge autrichien Arthur Schnitzler. Commençons par l'essentiel : ce spectacle est un régal de tous les instants.

Le texte d'abord. Il s'agit d'un cycle de sept petites saynètes (*Souper d'adieu* ou *Amourette...*) que Claude Baqué, le metteur en scène impeccable, compare à des planètes. Et pour filer la métaphore d'astronome, Claude Baqué précise que l'astre autour duquel elles gravitent, c'est la sexualité et surtout le désir, cette grande affaire. Schnitzler était juif, viennois, médecin et s'intéressa à l'hypnose et à la psychiatrie. Comme un autre célèbre Viennois, Sigmund Freud. Ce dernier d'ailleurs, qui fut, on le sait, un écrivain contrarié, admirait beaucoup Schnitzler en qui il voyait non seulement un grand dramaturge mais aussi quelqu'un qui connaissait si bien, presque naturellement, sans jamais les avoir étudiés, quelques points essentiels de la psychanalyse que lui, Freud, avait théorisés au prix d'un long et pénible labeur.

La pièce parle de l'inconscient, le fait consister plutôt et, sans aucun souci pédagogique, décrit de façon aérienne et enjouée, un peu triste parfois (il y a du Ibsen

chez Schnitzler mais aussi du Tchekhov), la malédiction de l'hystérie et de la compulsion de répétition. Anatole (Carlo Brandt, parfait) aime les femmes, les filles des faubourgs, les bourgeoises mariées, les élégantes ou les danseuses de cabaret. Evidemment, il s'ingénie à tout faire échouer pour mieux jouir de son malheur, éternelle stratégie du névrosé.

Ces femmes sont toutes interprétées par Zabou Breitman. Choix judicieux et cohérent. Car la comédienne prête sa finesse à la diversité du registre et les femmes que poursuit le pauvre Anatole sont une, bien sûr, « *ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre* ».

Le spectacle donne d'autres occasions de se réjouir. La bonhomie de Jacques Denis (Max, l'ami d'Anatole) et le très discret, jusqu'à l'épure, valet de chambre Laurent Bariteau. Enfin, il y a ce plaisir tout simple mais trop souvent oublié de voir évoluer des comédiens dans un décor sans tambour et des costumes sans trompette. Ces derniers sont soignés, d'époque, tout cela n'est peut-être pas très tendance mais Claude Baqué n'a pas eu besoin d'insignifiants artifices. Il a aussi ajouté à ce cycle une huitième piécette de Schnitzler. Voici Anatole vingt ans après. Il a vieilli. On croit, on espère, que la répétition douloureuse va cesser. Mais Anatole est incorrigible.

Au Théâtre de l'Athénée,  
jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre.  
Mardi à 19 heures,  
du mercredi au samedi  
20 heures, dimanche  
16 heures.  
Tél. : 01.53.05.19.19.